

Les moines, la mort en face

Dans des récits aussi rares que précieux, des moines racontent leur rapport à la maladie et à la mort: de l'appréhension bien terrestre à la joie déjà céleste.

J'ai mené le bon combat.
Un moine face à la
maladie de Charcot
d'Irénée Rezende Guimarães
Salvator, 192 p., 17,90 €

Un temps pour mourir.
Derniers jours
de la vie des moines
de Nicolas Diat
Fayard, 234 p., 20,90 €

« **L**es murs et la clôture du monastère ne nous protègent de rien. » L'auteur de ces mots n'aura pas lui-même été épargné. Frère Irénée Rezende Guimarães est mort en 2015 à 56 ans, cinq ans après avoir été diagnostiqué d'une terrible maladie dégénérative, la maladie de Charcot. Son témoignage poignant, publié à titre posthume, a été composé alors qu'il était déjà tétraplégique et sous assistance respiratoire. Guidant le lecteur dans l'intimité de ses derniers mois, ce bénédictin brésilien de l'abbaye de Tournay (Hautes-Pyrénées) lui permet ainsi d'approcher une réalité mal connue : la souffrance et la mort dans la vie monastique.

Curieux hasard, un autre ouvrage vient d'être publié sur le même thème. Nicolas Diat, auteur de plusieurs livres à succès avec le cardinal Robert Sarah, s'est rendu dans huit monastères et abbayes de France, de Cîteaux à En-Calcat, pour y interroger frères infirmiers et pères abbés sur la mort de leurs frères. Avec, en guise de point de départ, une question simple : comment meurent les moines, ces hommes qui « passent leur existence à prier et à réfléchir aux fins dernières » ? Redoutent-ils l'échéance ? Luttent-ils, même, pour la repousser ?

Ce qui frappe tout d'abord dans ces deux lectures, c'est que l'appréhension face à la mort n'épargne personne, pas même ceux qu'on pourrait croire les mieux préparés. « *Il aimait Dieu de toutes ses forces mais il souhaitait rester sur son petit bout de terre* », lit-on dans *Un temps pour mourir* à propos du jeune

frère Vincent, mort à 38 ans à l'abbaye de Lagrasse (Aude). Quant au père Joël Houque, qui fut prieur de Conques puis abbé de Mondaye (Calvados), il « *n'avait pas peur de la mort, mais il craignait de mal mourir. Il savait que son existence pouvait s'achever par un drame, une crise brutale d'étouffement. Ses problèmes pulmonaires tournaient à l'obsession* ».

La prière est, bien sûr, d'un grand soutien pour ces hommes de Dieu. Effondré après l'annonce de sa maladie incurable, frère Irénée, le Brésilien de Tournay, intellectuel reconnu et militant des droits de l'homme, raconte dans *J'ai mené le bon combat* qu'il a souvent exprimé sa colère et sa frustration à travers les psaumes, dont certains ne sont autres que des cris de détresse vers le Ciel. Mais pas question pour autant, pour lui, de reprocher à Dieu à sa maladie – quoiqu'il lui ait « *tout donné* » en choisissant la vie consacrée. « *C'est justement parce que je lui ai donné ma vie qu'il en dispose*, écrit-il simplement. *J'ai été pris au mot et je ne peux lui en faire grief.* »

« *Il aimait Dieu de toutes ses forces mais il souhaitait rester sur son petit bout de terre.* »

Son abnégation n'a pas empêché ce bénédictin de prier longtemps pour un miracle – le Christ lui-même n'a-t-il pas supplié son Père d'éloigner de lui cette coupe ? Dans le cas de frère Irénée, « *rien ne s'est produit. Ma santé n'a cessé de se dégrader. Puis, j'ai compris que le miracle avait eu lieu. Dieu avait opéré en moi une conversion* ». Cloué au lit, immobile, dépendant de tous, ce moine très actif était devenu celui qu'il avait toujours voulu être : un ermite, priant sans cesse et aimant dans le plus réel des dénuements.

Dans de telles dispositions, l'approche de la mort se fait dès lors plus sereine, voire impatiente... Conscients d'être « *nés pour rencontrer Dieu* », ayant fait de leur foi en la résurrection la clé de voûte de leur existence,



Le témoignage poignant de frère Irénée Rezende Guimarães permet d'approcher une réalité mal connue : la souffrance et la mort dans la vie monastique. Arnaud Finistre/hanslucas

Les moines, la mort en face

Le récit de frère Irénée Rezende Guimarães séduit tant par son ton personnel que par sa force spirituelle.



Cette plongée dans la vie monastique entraîne le lecteur au cœur d'une communauté de frères, tout entière concernée par l'imminence du départ d'un des siens. Robin Jafflin/hanslucas

●●● Suite de la page 11.

les religieux interrogés par Nicolas Diat témoignent au fil des pages d'une paix impressionnante, en écho à la Règle de saint Benoît qui invite ses frères à avoir la mort chaque jour devant les yeux. Au monastère de la Grande-Chartreuse (Isère), les jours d'enterrements sont depuis toujours considérés comme des moments de fête : les chartreux déjeunent au réfectoire, comme le dimanche, et ont aussi un véritable repas le soir, en cellule.

Volontiers lyrique, le ton de Nicolas Diat agace parfois par excès d'emphase. Comme lorsqu'il décrit, à plusieurs reprises, les visages « magnifiques » et « rayonnants » des religieux trépassés, que la souffrance déformait en-

core quelques instants auparavant... On peut également regretter que l'auteur ne se soit rendu dans aucune communauté féminine : cela eût sans doute conféré une dimension supplémentaire à son enquête.

Bénéficiant de descriptions fidèles – notamment des atmosphères propres à chaque monastère –, cette plongée dans la vie monastique émeut surtout quand elle entraîne le lecteur au cœur d'une communauté de frères, tout entière concernée par l'imminence du départ d'un des siens.

On repense au frère infirmier de Solesmes (Sarthe), si désireux de ne jamais « bâcler son travail » auprès des mourants qu'il prie pour garder toujours vif son « désir de servir ». Ou à cette manière qu'ont

Alors que la maladie de Charcot « réduit chaque jour un peu plus (son) périmètre d'autonomie », le bénédictin brésilien livre une réflexion puissante sur le bonheur.

les communautés de se considérer comme composées à part entière de leurs vivants et de leurs morts, pour lesquels les moines continuent de prier quotidiennement.

Le récit de frère Irénée Rezende Guimarães, quant à lui, séduit tant par son ton personnel que par sa force spirituelle. Figé dans l'immobilité, alors que la maladie de Charcot « réduit chaque jour un peu plus (son) périmètre d'autonomie », le bénédictin brésilien livre une réflexion puissante sur le bonheur. À ses yeux, beaucoup de nos contemporains le confondent avec une simple absence de souffrance... Or, assure-t-il, « le vrai bonheur est de vivre dans la paix en toutes circonstances ».

Mélinée Le Priol

Le corps, meilleur ennemi du moine ?

Moines, corps et âme. Une sociologie de l'ascèse monastique contemporaine
d'Isabelle Jonveaux
Éditions du Cerf, 304 p., 24 €

Alors que deux récits sont parus récemment sur la question de la mort au monastère, ce nouvel essai traite de l'ascèse monastique, pratique qui serait justement responsable de la longévité des moines, supérieure au reste de la société... Permettant d'approfondir cette question du corps dans la vie monastique, cette lecture dense mais fluide offre une perspective universitaire sur le sujet. La sociologue des religions Isabelle Jonveaux a parcouru la France et l'Autriche à la rencontre de nombreuses communautés : l'ascèse, ce combat contre les tentations physiques, incontournable dans la vie monastique depuis 1500 ans, y est-elle encore pratiquée aujourd'hui ?

Pas vraiment, répondent les moines interrogés. Plus de mortifications ni d'interruptions de sommeil, beaucoup moins de jeûne : ces religieux ont de toute évidence adopté un mode de vie plus souple que leurs endurants prédécesseurs (en particulier ceux des XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles), l'époque du dolorisme religieux). Méfiants face au « danger de la performance », les moines d'aujourd'hui sont prompts à nier toute forme d'héroïsme. Quittant les exercices physiques pour la vie intérieure (humilité, effacement de soi), l'ascèse se dématérialise. Faut-il y lire un détachement des pratiques corporelles, voire un désinvestissement du corps ?

Au contraire, explique la sociologue, le moine du début du XXI^e siècle apparaît comme soucieux de son équilibre physique, qui était selon lui l'équilibre spirituel. À l'heure où l'effort n'a plus cours – ou presque – dans le cadre de leur travail, ces religieux, même cloîtrés, sont nombreux à pratiquer le sport. Ils redécouvrent aussi le rôle de la gestuelle dans la prière. Si le « corps souffrant » a bel et bien disparu de la spiritualité monastique (le corps

du moine a longtemps été considéré comme son ennemi premier), il ne faut donc pas y voir une désincarnation pour autant : place au « corps émotionnel », qui demeure un moyen d'expression de la foi et de communication avec Dieu. Là où cet essai est le plus pertinent, c'est sans doute dans son analyse des liens entre la vie monastique et notre société sécularisée, sur cette question

Le moine du début du XXI^e siècle apparaît comme soucieux de son équilibre physique, qui était selon lui l'équilibre spirituel.

de l'ascèse. Alors que la modération, la maîtrise de soi ou encore le respect de l'environnement ont été érigés en nouveaux idéaux, les moines apparaîtraient presque aujourd'hui comme des modèles d'équilibre de vie ! Et le moindre écart ne leur est pas si facilement pardonné...

« Ce sont finalement les sociétés dans lesquelles la vie consacrée est la moins reconnue socialement que les manquements à l'ascèse sont le plus sévèrement condamnés », note la sociologue. Même si le salut eschatologique (qui était l'un des buts historiques de l'ascèse) ne préoccupe plus l'homme du XXI^e siècle, celui-ci exprime une forte attente de cohérence et d'authenticité en provenance des monastères, et demande même aux moines d'en faire preuve « le plus radicalement possible ».

Longtemps pensée comme une « sortie de la normalité », à la fois pour expier le péché originel et pour vivre dans son corps les souffrances du Christ, l'ascèse monastique serait-elle désormais en phase avec les attentes de la société ? Cela serait d'autant plus paradoxal que l'ascèse n'a jamais posé le bien-être corporel comme l'un de ses buts, et que les moines d'aujourd'hui se défendent même de la pratiquer.

Mélinée Le Priol

« Nous savons où nos frères partent »

Extrait de l'ouvrage de Nicolas Diat, *Un temps pour mourir* (p. 92)

« Le lendemain de sa mort, je disais le chapelet dans le jardin et je me suis fait la réflexion que je n'avais pas eu le temps de pleurer ; j'ai aussitôt fondu en larmes. Pourtant, dans un monastère, nous ne pleurons pas pour un décès. Il ne faut pas y voir une sécheresse de nos sentiments. Nous savons où nos frères partent. Les enterrements sont toujours joyeux. Notre existence doit être un noviciat d'éternité. »